CRITIQUE, théâtre. AIX-EN-PROVENCE, Théâtre du Jeu de Paume (du 24 au 28 nov 2028). « LES GAULOIS » par Marion Aubert (texte), Thomas Blanchard et Olivier Martin-Salvan (acteurs et mise en scène)

Porté par un duo d'acteurs complices (Thomas Blanchard et Olivier Martin-Salvan) et une écriture d'une insolence réjouissante (texte de Marion Aubert), « *Les Gaulois* » – actuellement à l'affiche du Théâtre du Jeau de Paume d'Aix-en-Provence (jusqu'au 28 nov) – est une véritable bouffée d'air frais théâtral, un objet scénique non identifié qui interroge nos héritages avec un humour dévastateur et une poésie fulgurante.

Tout commence par une image saisissante : deux sangliers paissent tranquillement dans une Gaule fantasmée, avant de basculer soudainement dans le fossé de l'Histoire. Ce point de départ absurde est le cadeau empoisonné de l'autrice **Marion Aubert**, qui signe ici un texte inédit d'une intelligence mordante. Avec elle, pas de leçon d'histoire poussiéreuse : le mythe gaulois, cette imagerie d'Épinal chère au roman national, est passé au mixeur de la pop-culture et de la

culture savante pour en faire jaillir des visions telluriques et des questionnements d’une brûlante actualité. Son écriture, tour à tour drôle, étrange et plus sombre, déjoue tous les cadres et relance sans cesse le jeu.

Sur scène, **Thomas Blanchard** et **Olivier Martin-Salvan** sont tout simplement époustouflants. Ces deux complices, qui se connaissent depuis une quinzaine d’années, signent également la mise en scène et se donnent corps et âme dans ce qui ressemble à une performance totale. Leur « *gauloiserie transgenre* » est un régal de chaque instant. Mi-hommes, mi-sangliers, ils passent avec une virtuosité confondante du grotesque le plus assumé à une gravité désarmante, quelque part entre un duo beckettien et le tandem Laurel et Hardy. Leur énergie est communicative, leur flegme hilarant, et leur amitié, comme le souligne l’autrice elle-même, n’est pas qu’heureuse – ce qui donne à leur duo une profondeur insoupçonnée.



Il faut absolument saluer l’écrin visuel et sonore de cette création. La scénographie et les costumes de **Clédat & Petitpierre** sont un enchantement pour les yeux. On glisse sur une colline soyeuse et bucolique comme sur un toboggan, et les costumes, faits de poils, de tresses et de masques de sangliers, prolongent les corps des comédiens pour mieux réinventer les identités. La chorégraphie de **Loïc Touzé** vient irriguer le jeu des acteurs, tandis que la musique originale de **Vivien Trelcat** et **Maxime Lance** souligne avec justesse les contours de cette fable contemporaine.

Mais ne vous y trompez pas : sous ses airs de farce burlesque, « *Les Gaulois* » est un spectacle d’une superbe intelligence. En s’emparant du mythe fondateur pour le triturer et le retourner dans tous les sens, Marion Aubert, Blanchard et Martin-Salvan nous tendent un miroir. Qu’est-ce qu’être Gaulois aujourd’hui ? Que reste-t-il de ces figures

fantasmées, récupérées par tous les discours politiques ? Le spectacle pose ces questions avec une légèreté apparente, mais une acuité redoutable, sans jamais tomber dans le sermon. C’est un grandiose jeu d’équilibristes entre le sacré et le grotesque, sur un fil tendu par l’amour du risque et les vertiges de la mémoire.

_____

CRITIQUE, théâtre. AIX-en-PROVENCE, Théâtre du Jeau de Paume (du 24 au 28 nov 2028). « LES GAULOIS » par Marion Aubert (texte), Thomas Blanchard et Olivier Martin-Salvan (acteurs et mise en scène). Crédit photo (c) droits réservés

---

THEATRE DU JEU DE PAUME (Aix-en-Provence). Du 24 au 28 nov 2026. « Les Gaulois » par M. Aubert, T. Blanchard et O. Martin-Salvan

Du 24 au 28 novembre, le Théâtre du Jeu de Paume à Aix-en-Provence accueille *Les Gaulois*, une

création théâtrale sous tension où l’écriture affûtée de Marion Aubert rencontre le duo explosif formé par Thomas Blanchard et Olivier Martin-Salvan.

Et si nos ancêtres les Gaulois n’étaient pas ceux que l’imagerie scolaire nous a légués ? Et s’ils étaient plutôt deux « *gaillards, mi-hommes, mi-sangliers, occupés à ne rien faire dans la tiédeur bucolique d’un vallon hors du temps* » ? C’est le point de départ vertigineux et joyeux de ce texte inédit commandé à **Marion Aubert**. Avec cette pièce, l’autrice poursuit son exploration des fables débridées et des écritures qui débordent, offrant un matériau brut et poétique à deux interprètes complices depuis une quinzaine d’années.

Sur scène, **Thomas Blanchard** et **Olivier Martin-Salvan** ne se contentent pas de jouer : ils signent également la mise en scène de ce « *retour vers le futur* » théâtral. Leur ambition est claire : faire de *Les Gaulois* une véritable « performance » où la complicité des corps et la puissance du verbe se répondent. Un terreau dramaturgique riche, entre humour absurde et réflexion sur l’héritage.

L’un des atouts majeurs de cette création réside dans son écrin visuel et sonore. La scénographie et les costumes sont confiés au duo d’artistes **Clédat & Petitpierre**, connus pour leur univers plastique et coloré, promettant une tranche de nature transposée sur le plateau. La chorégraphie de **Loïc Touzé** vient irriguer le jeu des comédiens, tandis que la musique originale de **Vivien Trelcat** et **Maxime Lance** souligne les contours de cette fable contemporaine. L’ensemble forme un objet théâtral insolite, pensé pour les grands plateaux : une invitation à rire de nos origines, à interroger nos identités et à se laisser surprendre par un théâtre qui ne ressemble à aucun autre.

Plus d’infos [sur le site du Théâtre du jeu de paume]

CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, Théâtre du Jeu de Paume, le 20 juillet 2024. MONTEVERDI : Il Ritorno d’Ulisse in patria. J. Brancy, D. Johnny, M. Flores, A. Rosen, P. A. Bénos-Djian, P. Nekoranec… Cappella Mediterranea / Pierre Audi / Leonardo García Alarcón.

En 1990, alors qu’il dirige l’opéra d’Amsterdam depuis deux ans, **Pierre Audi** travaille pour la première fois lui-même à une mise en scène : il s’agit du ***Retour d’Ulysse en sa patrie***. 34 ans plus tard, désormais à la tête du **Festival d’Aix-en-Provence**, il décide de remettre l’œuvre sur le métier afin de

compléter la trilogie Monteverdi commencée par **Leonardo García Alarcón** avec sa **Cappella Mediterranea**. Je n'ai pas pu voir la mise en scène de 1990, dont il existe un DVD (une reprise plus tardive, publiée chez *Opus Arte*), mais les images et les courts extraits que l'on peut trouver sur la toile laissent penser que le metteur en scène a repris son travail à zéro. Et pourtant l'esthétique générale du spectacle, à laquelle a également œuvré **Urs Schönebaum**, rappelle celle des dernières décennies du XXe siècle, avec ses symétries et ses formes simples (le triangle d'ombre au beau milieu de la scène, dessiné par les lumières jouant avec les deux vastes parois qui servent de tout décor), ses couleurs froides et métalliques, ses costumes stylisés à mi-chemin entre une Antiquité rêvée et la Guerre des étoiles, et l'usage d'un long néon blafard pour symboliser l'intervention des dieux dans l'intrigue – sans parler d'une étrange feuille d'aluminium froissée en suspension. Cette scénographie, dont la réussite visuelle est parfois discutable, malgré quelques beaux tableaux (les corps enchevêtrés du prologue, les prétendants disposés en triangle (eux aussi !) autour de l'objet de leur convoitise…), est toutefois habitée par une direction d'acteurs clairvoyante, qui sait faire palpiter la chair et sourdre les émotions.



J’ai donc vite oublié la relative froideur de cette vision pour me concentrer sur le drame, animé par une enthousiasmante distribution. Le sang coule en effet à vive allure dans les veines des personnages pleinement incarnés par des chanteurs et des chanteuses d’une radieuse jeunesse, et qui savent pourtant éviter l’écueil de l’inexpérience. La famille royale d’Ithaque est merveilleusement appariée. Première à entrer en scène, **Deepa Johnny** chante les douleurs de Pénélope (« *Di misera Regina* ») d’une voix aussi moirée que sa robe, homogène et superbement timbrée, doublée d’un port de reine. Elle traverse la totalité de l’opéra de sa silhouette tragique et noble sans jamais perdre de vue la beauté d’un chant blessé, jusqu’au soulagement final, d’autant plus émouvant qu’il est retardé. Son Ulysse, **John Brancy**, est tout aussi magnétique, et ce dès son monologue « *Dormo ancora, o son desto ?* », à mes oreilles l’un des sommets poétiques de l’œuvre, qui met directement dans le mille. Malgré sa jeunesse, il se dégage de lui une autorité naturelle, à la fois physique et vocale, et parfois même quelque chose d’animal, qui sied bien au

personnage ballotté par les flots et les dieux, bête traquée désespérant d'aborder jamais sur l'île. Télémaque (**Anthony León**) apparaît comme le digne fils de son père, plein d'une fougue encore juvénile et déjà plein de promesses. Du côté des dieux, on semble descendre directement de l'Olympe. La Minerve de **Marianna Flores** (qui chante aussi Amore) darde sa voix tranchante comme si c'était l'un des foudres de son père Zeus. Ne cherchant pas la beauté mais l'autorité de l'impérieuse déesse, elle a presque quelque chose de surhumain dans sa façon de chanter la musique extrêmement virtuose composée par Monterverdi pour ce rôle (« *Fiamma è l'ira* »). **Alex Rosen** campe quant à lui dès le prologue une effrayante allégorie du Temps, écrasant de son poids la Fragilité humaine, avant d'incarner un Neptune tout aussi menaçant à l'égard d'Ulysse : voix de bronze, présence souveraine.



À l'opposé de l'échelle sociale, les personnages « bas » sont

adéquatement interprétés. **Mark Milhofer** est un Eumete d'une touchante humanité, tandis que **Marcel Beekman** dessine un Iro proprement shakespearien (dont le metteur en scène sait tirer l'effet maximal) : excessif, souvent ridicule, parfois inquiétant. **Giuseppina Bridelli** (Melanto) et **Joel Williams** (Eurimaco) forment également un couple attachant, même si le timbre voluptueux du ténor incarne mieux l'hédonisme des deux amants. Les trois prétendants rivalisent de séduction physique et vocale. Alex Rosen, déjà évoqué, est l'un d'entre eux, toujours impérial. **Paul-Antoine Bénos-Djian**, qui prêtait déjà son expressivité intense et sa voix vibrante (avec des attaques parfois imprécises) à la Fragilité humaine, est un Anfinomo enjôleur. Le trio est complété par le Pisandro tout en muscles et d'une santé vocale débordante de **Petr Nekoranec**.

La vie intense qui coule du plateau est aussi l'œuvre de **Leonardo García Alarcón** et des seize musiciens de sa **Cappella Mediterranea**. Je suis incompétent pour commenter les choix musicologiques et la rigueur du travail de réinvention d'une partition conservée réduite peu ou prou à la notation des lignes vocales et de la basse. Mais dans l'écrin idéal du **Théâtre du Jeu de Paume**, les choix faits par le chef et ses assistants sonnent merveilleusement : la musique y est chamarrée, diaprée de couleurs vives et variées. L'utilisation de trois trombones et de deux cornets à bouquin participe de cette image sonore chatoyante, notamment dans les superbes ritournelles orchestrales. Les trombones servent aussi à évoquer l'autre monde, l'Olympe, avec des effets quasi wagnériens à l'entrée de Neptune et Jupiter. Les musiciens savent aussi bien exprimer la douleur infinie de Pénélope par un dénuement tragique (deux violes de gambe et une contrebasse, râpeuses et obstinées, résonnent au moment où commence son histoire), comme l'exaltation d'Ulysse apprenant qu'il va retrouver Télémarque (« *O fortunato Ulisse* »). Que de beautés dans le ciel d'Ithaque ce soir-là !

CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, Théâtre du Jeu de Paume, le 20 juillet 2024. MONTEVERDI : Il Ritorno d’Ulisse in patria. J. Brancy, D. Johnny, M. Flores, A. Rosen, P. A. Bénos-Djian, P. Nekoranec… Cappella Mediterranea / Pierre Audi / Leonardo García Alarcón. Photos (c) Ruth Walz.

VIDEO : « Prélude » au « *Retour d’Ulysse dans sa patrie* » de Monteverdi selon Pierre Audi au Festival d’Aix-en-Provence